

Edition française

Supplément de
LA LIBRE PENSÉE INTERNATIONALE
édaction et administration :
Ernest Peytrequin, 4, rue de
Louve, Lausanne (Suisse),
Evian-les-Bains (France).
La rédaction de la « Voix
de l'Humanité » et celle de
la « Libre Pensée internatio-
nale » sont indépendantes
l'une de l'autre.

La Voix de l'Humanité

Parait tous les samedis

Le service du journal est gratuit
tant que les circonstances ac-
tuelles dureront. — Prière de
nous adresser les commandes
La Voix de l'Humanité n'est sou-
tenue que par les cotisations
volontaires des amis de notre
cause ; elles seront toujours
reçues avec reconnaissance.
Nous autorisons la reproduc-
tion de toutes nos études.

REMERCIEMENTS

Lausanne, le 5 novembre.

Nous n'aurions jamais cru que notre modeste feuille susciterait tant de passions de droite et de gauche.

Mais nous sommes obligés de nous rendre à l'évidence. On persiste à croire, en Allemagne, que nous réussirons à lui aliéner toutes les sympathies des neutres par notre « critique exagérée de ses violences », et on persiste à croire, dans certains milieux de langue française (pas en France toutefois, mais dans de petits groupements français de la Suisse romande), que nous puissions être assez puissants pour épargner au peuple allemand « la punition méritée pour sa guerre offensive et préméditée ».

Hélas ! notre pouvoir, pour le bien ou pour le mal, est beaucoup plus faible que nos adversaires ne le croient et nous ne pouvons que contribuer modestement à la condamnation de toutes ses violences, à la suprématie finale du droit sur la force et à la réconciliation future des peuples.

Nous avons aussi reçu, ces derniers jours, un grand nombre de lettres d'amis français et anglais, voire de groupements pacifistes d'Allemagne et d'Autriche, rendant hommage à notre bonne foi impartiale.

Merci !

Nous avons reçu des encouragements précieux, enthousiastes, de tous les cantons de la Suisse romande et de la Suisse allemande, des prières ardentes de continuer notre œuvre de neutralité positive et de justice envers tous les belligérants, nos efforts pour une paix durable, consentie librement par toutes les nations.

Nous nous efforcerons de rester à la hauteur de toutes ces espérances et de remplir le rôle qu'on veut bien nous attribuer.

Merci !

Lors d'une réunion décisive pour la vie de notre journal, des amis fidèles sont venus nous soutenir ; d'autres (empêchés par des maladies pénibles — qui ne dureront point, nous l'espérons ardemment — de se rendre à la salle des délibérations) nous ont envoyé, pour être lues en séance, des lettres touchantes de confiance et d'encouragement. A eux surtout, à ces amis fidèles de notre idéal, à ces soutiens dans l'heure de la lutte, aux docteurs Forel et Brocher, nous disons de tout notre cœur :

Merci !

La rédaction de la « Voix de l'Humanité ».

L'amour et la haine

La guerre que nous faisons à la guerre actuelle est un nouvel épisode de la lutte éternelle entre l'amour et la haine.

La guerre, en tant que désir de faire autant de mal que possible à l'ennemi et de briser ainsi sa résistance, est l'incarnation même de la haine. Qu'elle soit justifiée — aux yeux de ceux qui haïssent — comme représaille des actes de l'adversaire, ou qu'elle ne le soit pas, elle reste la haine. Et le problème se pose de nouveau de savoir si la haine, comme force destructive, peut faire du bien.

On se rend d'ailleurs compte, chez beaucoup de combattants, que la haine est l'âme de la guerre, qu'elle seule, plus forte que la passion de l'amour, peut pousser les soldats à des actes de courage surhumains, qu'elle seule peut pousser

les peuples vers le sacrifice de leur bien-être, dans le seul désir de détruire le bien-être de l'adversaire.

En Allemagne, cette passion de la haine a été glorifiée dans la poésie lyrique. M. Lissauer, un poète assez réputé, a écrit un chant de haine qui est sur les lèvres des lettrés. — En France, la haine de l'Allemand est le sujet favori de la presse.

La haine, comme passion, peut certes avoir des répercussions similaires à celles des autres grandes passions, tuer la paresse et la nonchalance, le goût excessif des plaisirs et l'indifférence morale, les privilèges sociaux et les barrages de castes. Elle peut briser des liens invétérés, détruire des institutions surannées, tuer les sociétés malades, incendier les puissances orgueilleuses.

En éliminant des obstacles à l'évolution, en libérant la route, elle peut, en certains cas, rendre des services au progrès. Mais, pourtant, il lui manque cette qualité essentiellement humaine, la vue. ELLE EST AVEUGLE. La raison n'est point un de ses parents. Elle ne recherche même pas, elle ne peut pas rechercher le bien-fondé logique de ses rancunes. Elle suggestionne la cervelle humaine de sorte que celle-ci ne peut plus accomplir un travail intellectuel. Certes, la haine peut éveiller la faculté de rechercher les MOYENS pratiques de s'assouvir. Mais elle n'arrive jamais à bien comprendre les données générales d'un problème. Elle part de ces profondeurs de la sub-conscience humaine qui touchent aux instincts de la bête qui sommeille en nous. Elle puise sa force dans ce contact avec les vives forces de l'être, mais elle ne peut jamais se réconcilier avec cette force sublime de l'âme, L'ESPRIT DE JUSTICE, qui nous amène à l'impartialité vis-à-vis de l'adversaire.

La haine ne peut jamais CREER ; si elle peut arracher des plantes vénéneuses, elle ne peut pourtant que laisser un désert. Elle ne peut jamais faire pousser les fleurs douces et belles.

* * *

L'amour est tout autre. Ses racines ne plongent pas dans les bas-fonds de l'animal humain. Il ne peut pas y puiser une force grandiose, il est frêle, souvent timide ; sa force destructive est nulle. Il ne peut rien faire contre des castes privilégiées et des gouvernements hautains qui barrent la route au progrès et sont résolus à maintenir le faible sous leur joug.

Le christianisme a essayé d'adresser l'appel de l'amour aux puissants. Son succès n'a pas été nul, mais il a été médiocre. Les puissants, suggestionnés par une religion dominante, ont bien voulu faire l'aumône, mais n'ont pas voulu partager leurs privilèges avec les masses des déshérités.

L'amour est souvent bien dépassé en force et en rapidité par la grande passion de la haine. Il lui faudra prendre des semaines pour guérir une blessure que la haine a causée en quelques secondes. Elle prendra des dizaines d'années pour faire disparaître les blessures au corps de l'humanité, que la guerre a fait naître en quelques mois.

Mais l'amour, tout en étant faible, NE FAIT JAMAIS DE MAL. Sa sphère exclusive est le bien. Et même, sa force, infime dans les âges primitifs, a grandi ; elle correspond au degré de la civilisation humaine. La pitié purement humaine est ancienne, mais l'idéal de l'humanité solidaire par lequel l'amour — à travers l'évolution

de la famille isolée en tribu et en nation — a atteint son rayonnement le plus large, est d'une date bien récente. Il y a même des observateurs critiques qui disent que cette date appartient encore à l'avenir. L'amour du progrès, l'amour de la justice, l'amour des arts et des sciences, naissent devant nos yeux. Depuis ces quelques mois de guerre, le processus est interrompu. Il reprendra.

L'amour est bienfaisant, mais sa vigueur est faible. Toutefois, il dépend de nous de le renforcer, de lui donner la possibilité de faire tout le bien qu'il renferme en germe.

Est-ce inopportun d'en parler en ce moment, qui, partout, élève des temples à la haine ?

De l'excès du mal peut naître le bien. Une année de haine triomphante fera jaillir dans les poitrines le désir passionné que L'AMOUR REVIENT SUR LA TERRE. HOMO.

Frères malgré tout

Le journal anglais « Daily Telegraph » publie des épisodes de la guerre, racontés par des soldats de la Garde noire (corps anglais), qui sont en traitement à l'hôpital de Newcastle.

L'un d'eux a rapporté que, blessé dans la bataille de l'Aisne, il était resté plusieurs heures sur le terrain. Un soldat allemand qui l'entendit gémir s'arrêta pour lui faire un pansement et lui donner un cordial. C'était en plein combat. Au moment où il se relevait, le soldat allemand fut atteint par une balle et tomba mort à côté de celui qu'il venait de soigner.

Un caporal du nom de Houston, du corps des Seaforth's, a raconté que, après la bataille de Soissons, comme il gisait sur le champ de bataille, il avait près de lui un jeune soldat du régiment de Northhamptonshire. Le pauvre gars délirait. Un soldat allemand lui donnait à boire de sa gourde. Le jeune Anglais, dans son délire, disait : « Mère, est-ce toi ? ». L'Allemand le comprit et, pour entretenir son illusion, lui caressa le front avec la délicatesse d'une femme. Le pauvre garçon rendit l'âme peu après et le soldat allemand, en se relevant, avait les larmes aux yeux, a raconté le témoin de cette scène.

* * *

Dans la revue hollandaise « Vry en Vroom », nous lisons le récit suivant, publié par Mlle Jac. F.-D. Mossel, qui ne nous est pas inconnue :

« Je me rendais d'Edimbourg à Londres. Dans le compartiment, il y avait une fillette de dix ans avec sa gouvernante, un jeune homme qui ne disait mot, et moi. L'enfant, soupçonnant en moi une étrangère, se mit à chanter d'une manière provoquante le « God save the King », puis balbutiait des injures énormes contre l'empereur d'Allemagne. Elle exprima le désir de le voir égorger, de savoir que tous ses fils étaient tués. Certainement, l'enfant ne répétait que ce qu'elle avait entendu à la maison. Je lui parlai alors longuement à voix basse de la petite Hollande neutre, de ma compassion pour les Belges et pour tous les gens qui souffrent ; je lui dis que je haïssais la guerre et que je désirais que tous les enfants, une fois grands, servissent la paix. La gouvernante s'endormit. Le jeune homme écoutait sans rien dire. Arrivée à Londres et pendant que je cherchais ma malle à la gare de St-Pancreas, je sentis une main sur mon épaule. En me tournant, je vis les yeux tendres de mon silencieux compagnon de voyage.

— Je suis Allemand, dit-il, la voix mouillée de larmes, et je pars pour la guerre. Mais je la hais comme vous et je sais que des milliers de mes compatriotes exècrent la guerre. Bénies soient les paroles que vous avez dites à cette enfant.

Le jeune Allemand s'éloigna avant que je pusse répondre. »

Contre les excès

Les violations du droit des gens commises par l'Allemagne au cours de cette guerre ont fait naître bien des propositions qui tendraient à les réprimer et à en empêcher le retour.

M. Labaud a proposé la sauvegarde effective des stipulations du droit des gens par les nations neutres et éventuellement leur intervention armée. Mais cela demanderait aux neutres plus de sacrifices qu'ils ne voudraient peut-être consentir et leurs jugements, pouvant être contradictoires, pourraient même aggraver la situation.

M. Romain Rolland, le célèbre écrivain français, en se rapportant à une guerre future qui, hélas ! est trop possible, parlait (1) de la création de commissaires-enquêteurs, désignés avant la guerre, qui seraient chargés de suivre les armées, de vérifier les accusations de violation du droit des gens et d'en rapporter au tribunal de La Haye.

Assurément, l'idée devrait être accueillie aussi bien par les Français et les Belges, qui se plaignent des cruautés commises chez eux, que par les Allemands, qui les nient ou les prétendent justifiées par des actes illicites. Quant à la sanction, il ne pourrait y en avoir d'autre que le jugement de l'opinion publique éclairée et fixée par des rapports impartiaux.

D'autres intellectuels suisses ont proposé, pour la guerre actuelle, l'envoi de commissions neutres aux endroits où des violations du droit des gens ont été commises.

Cela pourrait éveiller la conscience populaire chez ceux dont les armées se sont rendues coupables et, dans le cas contraire de non constatation d'excès, éviter la naissance de légendes haineuses. La vérité pourrait faire du bien, comme partout.

La phase actuelle du mouvement pacifiste

Nous avons eu une occasion précieuse pour étudier les tendances et les forces actuelles du mouvement pacifiste international. Nous ne dirons pas où et comment... Dans la guerre que nous faisons à la guerre, il importe d'employer les méthodes de la guerre et de ne point livrer à des adversaires, qui détiennent la force et les moyens d'en abuser, un mouvement qui n'a à sa disposition que des moyens moraux et intellectuels. Mais qu'il suffise de dire que les faits desquels nous tirerons les conclusions qui suivent sont ABSOLUMENT SURS.

Une première constatation : ON N'A PAS PERDU COURAGE. Personne, dans nos rangs, ne croit que la guerre constituera une faillite de l'idée pacifiste. Tout le monde juge que les horreurs de la guerre vont amener des recrues nouvelles à l'armée pacifiste et lui donner la possibilité de la victoire finale.

Que le pacifisme, dans les pays alliés, se soit maintenu, ne surprendra personne, puisque la lutte contre le militarisme prussien, pour la substitution d'un régime de droit au régime actuel de force militaire, est l'idée directrice d'un des gouvernements alliés. Mais l'observateur superficiel aurait pu croire que le pacifisme allemand et autrichien est mort, puisque, en effet, on a attendu en vain des protestations des sociétés pacifistes de l'Allemagne et de l'Autriche contre la guerre offensive, la violation de la neutralité belge et les atteintes au droit des gens, commises par les armées impériales.

(1) La Revue, Lausanne, 8 octobre.

Nos investigations nous ont montré que cette déduction superficielle n'est pas fondée. Les sociétés pacifistes de l'Allemagne et de l'Autriche ont gagné plus de membres qu'elles n'en ont perdu. Elles n'ont pas pu protester contre les actes ci-dessus nommés, vu l'état de siège et la surexcitation de l'opinion ; elles n'ont pas jugé de leur devoir d'accomplir un acte de courage héroïque en se sacrifiant, martyres volontaires d'une grande cause morale, pour montrer au monde que l'ancien idéalisme allemand existe toujours. Elles ont jugé que mieux vaudrait sauvegarder les forces de leur mouvement et ne pas les exposer aux représailles sanglantes du gouvernement, de maintenir ainsi des énergies qui pourront jouer un rôle utile à l'avenir, lorsque le rétablissement des garanties légales permettra un renouveau du mouvement.

L'opinion étrangère peut tirer trois conclusions importantes de cette constatation :

1. IL NE FAUDRA PAS COMPTER SUR UNE RESISTANCE SERIEUSE DES MILIEUX PACIFISTES DES PAYS GERMANIQUES CONTRE LA GUERRE.

2. Il y a lieu tout de même d'espérer que ces milieux pacifistes — d'accord d'ailleurs en cela avec l'unanimité des SOCIALISTES, — se lèveront au cas d'une victoire décisive des armées impériales CONTRE UNE PAIX QUI ENVENIMERAIT IRREMEDIABLEMENT L'AVENIR, par exemple CONTRE L'ANNEXION DE LA BELGIQUE, demandée comme prix de la victoire éventuelle, par les pangermanistes extrêmes.

On répondra que ce désir d'annexion de la Belgique n'est pas dangereux, puisque l'éventualité d'une victoire décisive de l'Allemagne ne compte guère. Admettons que cela soit vrai, mais ce désir irréalisable des pangermanistes constitue malgré tout un danger très réel, puisqu'il peut inciter l'Allemagne à CONTINUER la « partie remise » d'une manière définitive, en attendant le jour chimérique qui lui donnerait la grande victoire et avec elle la possibilité d'annexer ce riche pays.

C'est donc un danger pour le monde et un danger pour le peuple allemand, dont le sang est versé inutilement. Si les pacifistes, les socialistes, et avec eux une partie de l'opinion allemande, protestent contre le rêve annexionniste, ils pourront rendre un service à leur peuple et à l'humanité.

3. Le maintien du mouvement pacifiste allemand laisse tout de même espérer l'éventualité d'un RETOUR DE L'OPINION (soit par le libre développement des esprits, soit en conséquence d'une paix dictée par les alliés) ; on trouverait alors des concours précieux pour la constitution d'une Allemagne pacifique.

Un des plus tristes phénomènes des dernières semaines a été sans doute le manifeste des intellectuels allemands, qui a pu faire craindre que le peuple entier, y compris l'élite, se solidarisât avec l'impérialisme prussien. Cette apparence a pu donner des arguments puissants à ces ennemis irréductibles du peuple allemand qui prétendent qu'il faut détruire d'une manière définitive les forces vives de cette nation, pour libérer le monde du cauchemar militariste. S'il y a des espérances sérieuses que le peuple allemand veuille transformer, de son propre gré ou sous l'impulsion des circonstances, ses méthodes de rapport avec les autres nations, s'il y a des facteurs de l'opinion auxquels on pourrait confier l'œuvre du renouveau, l'argument qu'il faut détruire toute une nation comme ennemie de l'humanité, s'écroule.

Si les pacifistes germaniques retrouvent les énergies morales, le courage et l'esprit de sacrifice pour affirmer toujours plus hautement leur opinion, point seulement devant quelques initiés, mais devant l'Europe, ils ne rendront pas seulement un grand service à la cause de la paix, qui est la leur, mais pourront sauver leur nation d'un grand danger. Ils agiront en bons humanitaires et en bons patriotes.

En Angleterre, il s'est constitué récemment un parti de « Contrôle démocratique » qui demande que l'action diplomatique soit soumise à un contrôle efficace et immédiat du peuple. Les initiateurs du nouveau mouvement sont : M. Trevelyan, qui était, jusqu'à une date récente, ministre de l'instruction publique dans le gouvernement libéral actuel, puis M. Ramsey Mac Donald, ancien président du parti ouvrier, et M. Normann Gell, qui dans un livre : « La grande illusion » s'était efforcé de prouver que toute guerre, à cause des enchevêtrements des intérêts économiques ne peut être que nuisible pour le vainqueur et le vaincu.

Le nouveau parti a des tendances strictement pacifistes ; le contrôle direct du peuple sur l'action diplomatique, n'est qu'un des moyens qu'il propose pour la sauvegarde d'une paix durable. On espère de cette manière éviter des alliances crêtes qui pourraient entraîner un peuple à la guerre contre sa volonté.

Le nouveau parti ne méconnaît pas, toutefois, que le militarisme allemand constitue lui-même un danger permanent pour la paix de l'Europe et que le règlement de tous les conflits par le droit du plus fort, tel que la politique allemande l'a enraciné en Europe, est néfaste. On propose de lui substituer le règlement pacifique des conflits ; à cet effet, les Etats de l'Europe devraient se réunir en une vaste confédération, ayant un conseil supérieur pour délibérer sur les intérêts communs et une cour judiciaire pour régler les conflits qui pourraient surgir.

La constitution du nouveau parti a trouvé en Allemagne un accueil plutôt ironique. On se n'imaginait pas, certes, de la naissance d'un groupement anglais défavorable à la guerre à outrance, mais on affectait de ne pas prendre au sérieux les idées d'avenir du nouveau parti. On refusait en tout cas de les prendre en considération. Cela n'empêche pas que ces idées, dans l'éventualité d'une victoire des alliés ou même au cas d'épuisement général mettraient fin au conflit, pourraient jouer un rôle conciliateur et salutaire.

Ces idées ont des amis et des sympathies dans une bonne partie du parti libéral qui gouverne l'Angleterre. On y espère, de cette guerre, l'établissement d'une paix durable PAR LA DESTRUCTION DU MILITARISME PRUSSIE. Mais on se rend compte dans ces groupements que l'asservissement du PEUPLE ALLEMAND ne pourrait pas garantir une paix durable. On se rend compte qu'il faudra concilier la nation allemande à l'état nouveau des choses. On comprend que ceci présuppose son admission dans le cadre nouveau des puissances indépendantes et égales en droit qui formeraient la confédération future.

Le peuple britannique n'est point très enclin aux vues d'un avenir lointain, mais il est très apte à comprendre rapidement les nécessités d'une situation nouvelle et les conditions d'une solution pratique et durable des problèmes de l'heure actuelle.

Il est fort possible que la Grande-Bretagne fasse siennes, le jour du règlement venu, les revendications des hommes d'Etat qui, d'ailleurs, ont eu depuis longtemps une influence si grande dans ses conseils.

La constitution d'un parti-frère en FRANCE ferait honneur et correspondrait bien aux traditions généreuses françaises, à l'esprit initiateur d'une nation qui n'a jamais reculé devant des initiatives hardies.

Eile serait aussi fort propice à l'action parallèle, voir concordante, des deux grandes puissances libérales, desquelles dépend dans une si large mesure l'orientation de la phase prochaine du progrès humain.

PACIFICUS.

Edition resp. H. Bornand. — Imp. Ruedi, Lausanne